

À bâtons rompus : de La Bruyère et du fragment : Pascal Quignard : *Une gêne technique à l'égard des fragments*
Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments*,
Fonfroide-le-Haut, Saint-Clément-la-Rivière, Fata Morgana,
1986, 71 p.

Élisabeth Haghebaert

Numéro 29, octobre 1990

Éclats d'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025619ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025619ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Haghebaert, É. (1990). Compte rendu de [À bâtons rompus : de La Bruyère et du fragment : Pascal Quignard : *Une gêne technique à l'égard des fragments* / Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Fonfroide-le-Haut, Saint-Clément-la-Rivière, Fata Morgana, 1986, 71 p.] *Urgences*, (29), 108–110.
<https://doi.org/10.7202/025619ar>

leçons des Char, Blanchot, Kafka, Lévinas, Holderlin, Artaud, Van Gogh, Mozart, Silesius et Maître Eckart, ainsi que des maîtres zen, il explique et motive son parti pris pour le mode biographique. Ce dernier est plus proche, soutient-il, du dépouillement opéré par le dire poétique.

L'œuvre de Roger Laporte porte ainsi un peu plus loin la réflexion autour des origines et des destinées de l'écriture.

Luc Lavallée

- 1 Roger Laporte, *Quinze variations sur un thème biographique*, coll. «Textes», Paris, Flammarion, 1975, 254 p.; *Une vie, œuvres biographiques complètes*, Paris, P.O.L., 1986, 624 p.
- 2 Le titre s'inspire d'une vision du prophète Élie dans le *Premier livre des Rois*.

À bâtons rompus, de La Bruyère et du fragment:

Pascal Quignard: *Une gêne technique à l'égard des fragments*¹

À propos de fragment, une lecture s'impose: celle du précieux opuscule de Quignard sur La Bruyère, intitulé *Une gêne technique à l'égard des fragments*. En soixante-dix pages, cet essai offre, sur le ton de la conversation, de la causerie de salon et de la critique d'humeur — auto-critique — l'intérêt de s'inscrire en contrepoint de l'engouement que connaît cette forme².

Le fragment érigé en art nouveau irrite Quignard:

Ces pages, qu'inspirent une gêne réelle à l'égard des fragments, j'avais conçu de les rédiger de façon ordonnée et suivie, dans un ton, faute d'être ample, du moins soutenu — cela par pur souci de cohérence, dans le dessein de ne pas céder à la facilité que j'étais précisément tenté de mettre en cause. [...] Je suis affronté à ce dégoût et à cette paresse nouvelle que les livres ont permis ou introduits dans l'expression de la pensée (p. 65)

La Bruyère semble ne se trouver là que comme prétexte, sinon à une nouvelle Querelle des Anciens et des Modernes, du moins à une mise en question de l'usage du fragment. Sans doute parce qu'il passe pour être le premier à avoir composé de façon systématique un livre sous forme fragmentaire» (p. 14). Les vingt premières pages et les cinq dernières lui sont consacrées sur le mode de la critique historique de type «lansonien». Jouant ainsi le charme discret de la désuétude, Quignard ravive le récit bio-anecdotique à coup de formules concises et percutantes, dignes du maître en question. Énoncer les ruses que déploie La Bruyère, par exemple, pour masquer l'apparence fragmentaire de son livre en renvoyant aux «*Proverbes* de Théophraste que le temps n'a pas conservé et aux *Proverbes de Salomon*, qui sont sans rapport» (p. 17) n'est qu'un plaisant moyen (néanmoins pédagogique) de rappeler à quelles contraintes étaient soumis les classiques. Il faudrait les citer presque tous; ainsi

encore: comment Racine et Boileau, pas les moindres de ses contemporains, ayant noté, pas dupes, la nouveauté de son livre, «sobriquettement avec perfidie Jean de la Bruyère du surnom de "Maximilien". Il était l'homme qui fait des bouts de textes, des maximes» (p. 18).

Malgré tout, si la malveillance dont La Bruyère fut l'objet force Quignard à lui rendre justice, celui-ci n'en consacre pas moins les quarante-cinq pages qui restent à expliquer la «gêne» que peut susciter la fragmentation.

Même si de nos jours «l'effet de discontinu s'est substitué à l'effet de liaison [...]» (p. 20), même si cette rupture radicale permet d'affirmer la prévalence de la notion d'originalité sur celle d'harmonie, ceci n'exclut pas, selon lui, de s'interroger sur le problème de «l'incapacité de fabriquer un objet dont la lecture soit continue» (p. 21). Comme l'indique la fréquente référence aux métiers d'art dans l'oeuvre romanesque de Quignard, la question que pose la pratique du fragment dépasse d'ailleurs la sphère de la production strictement littéraire. En ce sens, se trouve ainsi discrètement mais sûrement dénoncée une société qui, pour avoir perdu le sens de la tradition et de «l'astreinte technique anonyme du métier» (p. 33), se trouve en proie à une sorte de spasmodie chronique.

Dans la savante et élégante mise en pièces à laquelle il se livre alors, Quignard nostalgique constate la disparition de la «palabre» et de l'«argumentation» au profit de la consécration d'«une manière d'écrit mental» (p. 35) qui a perdu le sens de l'art oratoire, ses périodes, ses effets

et ses envolées, bref qui a perdu souffle. Après ce procès de forme, rien de surprenant donc à voir ici réfutée, par l'ultime recours à la citation latine, la croyance moderne en la découverte récente d'une forme nouvelle³: «Les armes antiques, dit Lucrèce, furent la main, les ongles, les dents, les pierres et aussi les morceaux brisés des branches des arbres des forêts» [«sylvarum fragmina rami»] (p. 25). CQFD: le fragment est contemporain des premiers âges et, déjà, instrument de survie... Foin donc des émerveillements néophytes.

Ainsi «prouvée» — non sans quelque mauvaise foi —, l'historicité du concept trouve ses relais suggérés au fil de l'écriture: du Japon de l'an mil au XVI^e siècle français, où il apparaît d'ores et déjà comme «forme mondaine tout à la fois anti-pédante, anti-systématique, anti-philosophique et anti-théologique. Provocation de pensée et non pensée achevée», enfin, «lié au refus aristocratique du travail et de l'apparence de l'oeuvre» (p. 37).

On comprendra enfin que souscrire à l'idée «moderne» du fragment revient pour Quignard à accepter avec une trop facile complaisance un constat de désintégration de la pensée et constitue une sorte d'aveu pur et simple de capitulation et d'impuissance, «et même sans aucun doute d'imposture à fabriquer directement des débris» (p. 50).

De ce discours, aisément taxable de réactionnaire et de partisan — où se lit sans doute en partie la cause de l'ostracisme entourant parfois l'oeuvre de Quignard —, ce qui retient l'attention, c'est, en plus d'une forme qui justement concilie bellement passé et présent⁴, la

diversité des points de vue et des exemples d'où ressort l'aspect paradoxal du fragment.

Le refus d'appartenance dont il se réclame ne se dément-il pas, en effet, par le désir de trouver d'un seul et même coup la forme autarcique capable de répondre à un souci de reconnaissance immédiate, avec option de garantie sur la postérité? Mythe du texte minimal intemporel et universel, tel qu'il apparaîtrait dans les aphorismes, adages, proverbes et autres formes brèves comme le haïku par exemple.

À moins qu'il s'agisse seulement d'un état opérationnel transitoire, provisoire, qui n'attend que le rassemblement des parties pour constituer un tout qui lui fera perdre son identité. Quoi qu'il en soit, il échappera à la singularité inscrite dans son étymologie:

Les mots latins de fragment, fragmentum viennent de frango, briser, fracasser, mettre en pièces, en poudre, en miettes, anéantir. En grec le fragment, c'est le kasma, l'apoklasma, l'apospasma, le morceau détaché par fracture, l'extrait, quelque chose de tiré violemment (p. 33).

Pour en finir provisoirement, ce qui importe dans cette mise en cause, c'est la dynamique que crée la question du fragment: celui-ci n'est-il pas de toute façon part du chaos dont les théories prennent naissance tout aussi paradoxalement que lui? C'est pourquoi ce petit livre provocateur est important: il reflète la tension que produit la recherche de formes nouvelles⁵ capables d'émuouvoir autant que ce «beau» dont il n'est possible

— qu'on le veuille ou non — de saisir que vestiges, parcelles et reliques: fragments, question de survie disions-nous?

Élisabeth Haghebaert

- 1 Pascal Quignard, *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Fonfroide-le-Haut, Saint-Clément-la-Rivière, Fata Morgana, 1986, 71 p. Soulignons que cet essai a été publié la même année que *Le salon du Wurtemberg*, roman, Paris, Gallimard, 1986, 367 p.
- 2 Prenons pour exemple, au hasard, la réédition de divers textes de Jean Genet, parus de 1948 à 1954 en divers lieux, sous le titre *Fragments... et autres textes*, Paris, Gallimard, 1990, 107 p., et, s'il fallait n'en nommer qu'un, l'incomparable ouvrage de Ginette Michaud, *Lire le fragment. Transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, coll. «Brèches», Ville Lasalle, Hurtubise HMH, 1989, 320 p.
- 3 Ce qu'Angenot désigne sous forme d'«innovations apparentes» agissant comme «retours de l'oublié» et «réactivation de formes récessives». Marc Angenot, «Réflexions sur les périphéries du discours social en 1889», *Études littéraires*, Québec, vol. XXII, n° 2, automne 1989, p. 15.
- 4 Comme le démontre le titre, doublement... alexandrin (si «moderne» qu'on en oublie la césure à l'hémistiche).
- 5 Pensons à Ponge (*Méthodes*, coll. «Idées», Paris, Gallimard, 1961, p. 11), écrivant, en 1947: «Ne pourrait-on imaginer une sorte d'écrits (nouveaux) qui, se situant à peu près entre les deux genres (définition et description), emprunteraient au premier son infaillibilité, son indubitabilité, sa brièveté aussi, au second son respect de l'aspect sensoriel des choses...»